



*Petit Courrier des Dames.*  
*Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra.*  
*Capote de gros de Naples ornée de rubans de gaze Mantille de mousseline garnie de tulle.*





PETIT  
COURRIER DES DAMES,  
OU

Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,  
N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au  
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

AVIS.

Les personnes qui ne font pas collection de nos journaux, nous obligeraient beaucoup en nous faisant remettre les textes du mois de janvier de cette année (le 20 excepté) ; nous les reprendrons à raison de 30 centimes par journal. Nous prions nos abonnées des départemens de nous les faire passer sous bandes, et non sous enveloppes ; nous leur tiendrons compte des frais d'affranchissement.



## MODES.

## GRAND CONCOURS DE COIFFURE.

PENDANT que l'académie cherche à se recruter, pendant que l'on tresse les couronnes qui vont orner la tête des lauréats en tous genres, un nouvel aréopage s'assemblait, jugeait, couronnait des vainqueurs habitués eux-mêmes à préparer des couronnes. Tout Paris en a retenti de ce noble défi qui vient de mettre en présence nos plus habiles coiffeurs; tout Paris s'est intéressé au résultat de cette lutte, nous lui en devons nécessairement le récit exact et fidèle.

Aussitôt que le gant fut jeté, cinq rivaux se présentèrent: on prit leurs noms, on entendit leurs sermens de n'employer ni ruses, ni secours étrangers. Un jury fut nommé, chargé de décider cette grande querelle, et combien les esprits durent être rassurés lorsqu'on vit désigner les Plésir, les Guillaume, les Hipolyte, les Charbonnier, les Albin! On règle, avec la plus grande impartialité, toutes les conditions de la lutte. Chacun des concurrens devait offrir quatre coiffures; une de *jeune personne en cheveux*, une *cheveux et fleurs détachés*, une *de cour sans barbe*, une *en turban*. Le 10 août avait été fixé pour ce grand concours; la salle de la Redoute, rue de Grenelle-Saint-Honoré, avait été choisie pour lieu de réunion; neuf cents lettres circulaires adressées aux coiffeurs de Paris avaient suffi pour attirer une grande quantité de spectateurs, qui se pressaient dans la salle, magnifiquement éclairée, et attendaient avec impatience l'heure du combat.

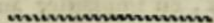
A quatre heures, chaque concurrent se mit à l'ouvrage, chez lui, en présence de témoins. Quatre jeunes filles furent coiffées suivant le programme, et, aussitôt qu'elles furent prêtes, cinq siacres, partis de différens côtés de Paris et portant les destinées de la coiffure, se dirigèrent vers la salle du concours. Pour éviter toute brigue, toute protection, on avait distribué des couleurs aux cinq rivaux, qui en décorèrent leurs modèles avant de partir. Enfin le bruit des voitures se fait entendre, les spectateurs applaudissent, reprennent leurs places, les juges se rangent sur leur tribunal, et successi-



vement l'on introduit cinq coiffures pareilles. L'examen fut long, il s'agissait de décider la plus importante question, et l'on ne pouvait y mettre trop de soin, trop d'impartialité! Enfin il est terminé, le scrutin est ouvert, les bulletins font connaître les noms des vainqueurs, et ceux de Nardin, de Mulot retentissent dans la salle.

Il faut le dire, la plus difficile de ces coiffures demandées, celle qu'on peut regarder comme la plus noble, la plus recherchée, était la coiffure de cour sans barbe. Nardin a fait un chef-d'œuvre en ce genre, et nous ne tarderons pas à en donner un dessin le plus exact possible, car cette coiffure est pour les artistes ce que le genre historique est pour les peintres, ce que le poëme épique, ce que la tragédie sont pour les poètes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus noble, de plus grandiose. Nous avons examiné avec soin la coiffure de Nardin, et nous avons applaudi au choix qu'il avait fait des épis en diamant sortant des magasins de M. Bourguignon, au passage de l'Opéra; ils produisaient un effet merveilleux.

Des actes de bienfaisance ont terminé cette soirée, qui vivra longtemps dans les souvenirs des coiffeurs et des amateurs de la mode. Une souscription ouverte séance tenante, en faveur des Grecs, a produit 200 francs. Dans l'intention de ne charger personne des frais qu'avaient pu occasioner la pompe et l'appareil du concours, on était convenu de faire payer 2 francs à chacun des spectateurs. Le surplus a dû être offert, comme secours, à un coiffeur peu fortuné. De toutes manières on n'aura qu'à se louer du *grand concours de coiffure ouvert le 10 août 1826.*



Si nous n'avons pas parlé des toilettes qui ont paru à la brillante représentation de M<sup>lle</sup> Sontag, c'est que cette réunion, aussi nombreuse que distinguée, ne nous a offert qu'un nouveau tableau de désespoir et de regrets. Que pouvons-nous dire que nous n'ayons déjà répété cent fois? . . . Ces maudits volans font le malheur de ma vie, disait hier une jeune femme dont la parure est la première, presque la seule occupation de ses journées; et nous, plus que personne, nous prenons part à ses tourmens; mais aussi il faut en convenir depuis que les femmes, en remontant jusqu'à l'origine des Gauloises, ont pris le joli nom de Françaises, de mémoire



d'homme on n'a vu une telle constance, une telle uniformité de goût et de costumes : à l'Opéra nous avons vu, il est vrai, des robes charmantes de fraîcheur et d'élégance, mais c'étaient encore des volans et toujours des volans qui en composaient la garniture. Peu de canezous, des robes demi-montantes, point de fichus d'aucun genre, presque toutes manches blanches avec des robes de couleur; mais les robes blanches dominant sur toutes les autres : beaucoup de coiffures en cheveux avec des nœuds en rubans; quelques chapeaux de tournure délicate, en paille de riz, presque entièrement couverts par des masses légères de plumes nuées; des bérêts en gaze bleue ou rose, avec des esprits noirs; d'autres bérêts formés par un réseau de ruban de satin blanc, recouverts par des brins de marabouts, de sorte que le bérêt entier offrait à l'œil une coiffure en mousse blanche et légère, d'une élégance et d'une grâce parfaites.

---

On a particulièrement remarqué trois jeunes personnes vêtues de noir, dont les coiffures étaient à la *Séguin*; leurs beaux cheveux bruns tombant en boucles sur leur cou, laissaient le milieu du front à découvert, recouvraient les tempes et une partie des joues.

Il serait à désirer que les jeunes personnes adoptassent ce genre de coiffure, qui leur sied bien mieux que les échafaudages de nœuds de cheveux, souvent même surchargés de fleurs et de rubans : de quinze à vingt ans a-t-on besoin de recourir à l'art? Le talent de nos habiles artistes, qui savent si bien contourner les cheveux, en implanter au besoin pour construire sur vos têtes un élégant édifice, peut ajouter sans doute à la grâce et à la tournure d'une femme de 25 à 30 ans, mais cette naïve simplicité de l'adolescence, mais cette expression de candeur répandue sur ces douces et fraîches physionomies de quinze ans, pourquoi les altérer par des ornemens étrangers et superflus? La nature ne fournit-elle pas à cet âge la plus belle de toutes les parures? La fraîcheur d'un teint, puis ce charme de la première jeunesse que rien ne peut remplacer et qui vaut mieux à lui seul que tout l'éclat de l'or et des diamans de Golconde.

---

Le mélange du jaune et du blanc est plus que jamais en

faveur : sur des chapeaux blancs, vous ne voyez que rubans, fleurs et plumes jaunes. Ce redoublement de vogue, pour cette couleur, date du couronnement de la rosière de la Villette : S. A. R. MADAME, qui a daigné poser elle-même la couronne de la sagesse sur le front de la jeune élue, a paru à cette fête avec une robe de dentelle posée sur un pardessus jonquille; le chapeau de S. A. R. était aussi orné de rubans jaunes et de plumes jaunes nuées, et terminé en couleur cerise. Depuis lors l'on voit beaucoup de dames avec des transparens jaunes sous les robes blanches, et chacune, d'après ses moyens, a repris les couleurs d'une jeune Princesse, dont il est plus facile de suivre les goûts que d'imiter les vertus.

Si les passes des chapeaux conservent à peu de chose près leurs formes rondes et carrées, les têtes des chapeaux commencent à subir une légère altération; elles ne sont plus aussi régulières dans leurs dimensions; le côté où s'attachent les nœuds ou les rubans, est beaucoup plus bas. Il est rare de voir les brides nouées sous le menton; mais comme beaucoup de femmes, surtout celles qui ne sont plus très-jeunes, ne trouvent pas qu'il soit avantageux de laisser à découvert au grand jour cette partie du cou, on adopte assez généralement des mentonnières en blonde tuyautée; ces mentonnières se placent avant de mettre le chapeau, et se fixent au-dessus de la tête au moyen de petits rubans attachés aux deux bouts. Quelques chapeaux sont tellement garnis en-dessous de nœuds, de coques en blondes, ou de fleurs, que les deux côtés de la passe ne présentent plus qu'un massif d'ornemens qui se confondent avec les touffes de cheveux.

Les hommes viennent d'imaginer une sorte de carcan qu'ils portent le matin en guise de cravate. C'est un col, forme cœur, en maroquin noir et qui se boucle par derrière. Qu'ils méditent encore de nos modes!!!

#### LA RENCONTRE SINGULIÈRE.

C'était dans le brillant salon d'un des plus célèbres émules



des Vêry, des Beauvilliers. La foule était considérable; on se pressait autour des tables qui ne paraissaient pas assez nombreuses pour les consommateurs; une seule offrait encore deux places, elles furent presque aussitôt occupées. Ceux qui s'y assirent étaient deux hommes que leur extérieur pouvait faire remarquer. Leur mise était élégante, leur tournure distinguée; la croix d'honneur brillait même sur le sein de l'un d'eux. Forcés, par la circonstance, de se trouver à la même table, les deux inconnus ne tardent pas à lier conversation. Tous deux sont Français; les intérêts de leur pays les occupent. Du tems présent, que l'on blâme volontiers, on passe à une époque que l'on regrette. Chacun des monumens dont on parle, que l'on vante, rappelle un souvenir. C'est à qui s'excitera, se poussera. On parle de ses campagnes, de ses hauts faits; on regrette l'homme extraordinaire qui conduisait les Français à la victoire; on s'apitoie sur son sort...; des larmes coulent presque des yeux, et c'est à qui, dans cette occasion, montrera le plus de dévouement, d'amour pour le gouvernement qui a cessé d'être. Cependant le repas est terminé; il faut se quitter. L'un des deux étrangers se lève et va payer sa carte; le second le voyant sur l'escalier court également payer son écot, et ne tarde pas à rejoindre son convive de quelques instans. Il le retient avec douceur, et ôtant son chapeau: « Pardon, monsieur, lui dit-il, en entr'ouvrant » son habit et en laissant voir une plaque, effroi du fripon » et du criminel, je vous arrête et vous prie de me suivre.— » Impossible, répond avec une égale urbanité l'inconnu dé- » coré, et en laissant voir une plaque pareille. » Les deux étrangers se regardèrent en souriant, et s'éloignèrent. C'étaient deux agens de police, qui cherchaient une bonne fortune.

#### ÉTABLISSEMENT ORTHOPÉDIQUE.

M<sup>me</sup> de Staël, et c'était en beaucoup de choses une grande autorité, disait que la beauté valait encore mieux que l'esprit pour une femme, et que même à la condition d'avoir tout le génie du monde, elle ne voudrait pas être bossue. D'après cette manière de voir, bien certainement la célèbre auteur de



*Coriane* aurait approuvé la fondation des *établissements orthopédiques*. Grâce aux moyens employés par plusieurs médecins, on est parvenu aujourd'hui à redresser en partie, et quelquefois entièrement, les défauts de la taille chez beaucoup de jeunes personnes. Les prodiges opérés dans l'établissement de MM. Jalade-Lafond et Duval, situé à Chaillot, et dont nous avons été témoins, doivent attirer l'attention générale sur ces hommes habiles qui consacrent et leur tems et leurs veilles à des cures si intéressantes. Les progrès du rachitisme chez certains individus sont tellement effrayans, que leur santé, que leur vie peut en être compromise; c'est donc aussi bien dans l'intention de voir rappelées à la vie un grand nombre de jeunes personnes, que dans le but de les trouver capables de plaire, que nous nous faisons un devoir de recommander la maison de MM. Jalade-Lafond et Duval. Toutes les mères, bien certainement, profiteront de notre avis.

#### MÉLANGES.

Aucun théâtre de Paris ne déploie autant d'activité que celui de l'Odéon. Comédie, drame, opéra, tragédie, tout s'y succède avec une rapidité qui doit charmer le public, et lui donner une haute idée du talent et du zèle de M. Frédéric, son directeur. A l'*Actrice* a succédé le joli *pasticcio* du *Neveu de Monseigneur*, production assez semblable au vaudeville de l'*Ambassadeur*, donné au Gymnase, et qui est le résultat de l'association de MM. Bayard, Romieu et Sauvage, auteurs déjà bien connus de *Robin des Bois*, de *Marguerite d'Anjou*. La musique est charmante. On y a placé des airs de Pacini, de Rossini, mais on assure que plusieurs morceaux, les plus jolis même, sont d'un compositeur de mérite, M. Guénée, homme modeste qui fait bien, et vit sans intrigue. La fable de ce véritable opéra-comique est gaie, et n'est pas trop mal représentée par les jeunes chanteurs de l'Odéon, qui font en général beaucoup mieux la roulade et la cadence, qu'ils ne débitent une tirade ou un couplet de comédie. La dernière nouveauté dont nous ayons à parler est la tragédie de *Beau-*



*douin*, production nouvelle de M. N. Lemerçier, qui, à travers quelques défauts, offre de grandes beautés. On connaît le talent de l'auteur d'*Agamemnon*, tous ses ouvrages sont toujours pleins de vigueur, et présentent des peintures neuves et hardies. Le sujet de la tragédie de *Beaudouin* est emprunté presque à l'histoire des Croisades. Il s'agit de ce Beaudouin qui alla en Terre-Sainte avec Richard et Philippe-Auguste dont il avait épousé la nièce, et qui fut élu empereur de Constantinople. On a applaudi dans cette tragédie quelques passages qui faisaient allusion aux événemens de la guerre moderne.

## ANNONCES.

1. GALERIE D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES, passage Vivienne, n° 52, au premier. Tous les jours depuis dix heures du matin, jusqu'à cinq heures et demie de l'après-midi; et le soir de sept heures à dix, les soirées des dimanches exceptées. Prix d'entrée : 2 francs.

2. *Traité des Fleurs blanches et des Pâles couleurs, et des moyens de les guérir*, par le docteur Sat d'Eygallières, professeur d'accouchement, membre de l'Athénée, etc. Un volume in-18. Prix 3 fr. Chez Pillet aîné, rue des Grands-Augustins, N° 7, et chez l'Auteur, rue Richelieu, N° 108.

3. *Journal d'Euterpe*, 4<sup>me</sup> année, 7<sup>me</sup> livraison, N° 25. — *Le Sommeil de Julien*, romance de H. Berton. Prix 1 fr. 50 c., N° 26. *La Mélancolie*, romance d'A. de Garaudé. Prix 1 fr. 50 c., N° 27 et 28. *Deh! se pietà pei miseri, scena rondò e finale con variazioni, nel Pietro il Grande, del Maestro N. Vaccaj*. Prix 4 fr. A Paris, chez Vaillant, rue Montmartre, n° 178.

4. *Élégies de Propertius*, traduites en vers français par M. Denne-Baron, de plusieurs académies. 1 vol. in-18. Prix 4 fr. Chez Ladvoat, libraire, au Palais-Royal, et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue Richelieu, N° 67.

A ce Numéro est jointe la Planche 407.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.